Tournemine, Pierre
Le soldat de la Republique

PQ
2452
T57S6

LE SOLDAT

DE

LA RÉPUBLIQUE,

DRAME HISTORIQUE EN DEUX ACTES,

Par M. Pre TOURNEMINE,

Musique de M. Francastel.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Cirque-Olympique, le 17 septembre 1835.

Prix : 2 Fr.

PARIS,

MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART S.-MARTIN, 12;

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1835.

Personnages.	Acteurs.
LE COLONEL de la 32e demi-brigade.	MM. DARCOURT.
LYONNIS, sergent-major.	STOKLEIT.
ROBERT, ancien officier.	AUGUSTE Z.
JULES, son fils, réquisitionnaire.	HENRY.
ALBANI, podestat.	SIGNOL.
CHOPART,	GABRIEL.
FALENDRIN,	FONTALLARD.
UN CAPITAINE.	CHÉRI.
UN SOUS-OFFICIER.	BONNET.
RÉQUISITIONNARES	
PREMIER PAYSAN.	AHN.
DEUXIÈME PAYSAN.	
UN SOLDAT.	HULIN.
CAROLINE, fille d'un riche habitant de Grenoble.	Mmes CHARLES C.
PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE.	ADÈLE.
DEUXIÈME FEMME.	BARBIER.
Troupes et Officiers français.	
Troupes piémontaises.	
Habitans, hommes, femmes et enfans.	

La scène se passe dans un village des états sardes, en 1796, à l'ouverture de la campagne d'Italie.

PQ
2452
T57S6

Approuvé par le Ministre de l'Intérieur.
Par autorisation du Ministre, et pour le chef de la division des Beaux-Arts,
Le Chef du bureau des Théâtres,
J. DE WAILLY.

Imprimerie de J.-R. MEVREL,
Passage du Caire, 54.

LE SOLDAT
DE LA REPUBLIQUE,
DRAME.

ACTE I.

Le théâtre représente une place. A gauche du spectateur, au premier plan, une maison faisant face au public. Au bas de cette fenêtre, un banc. Au second plan, l'entrée d'une cour, fermée par une porte charretière; et un peu plus loin, l'habitation d'Albani.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLDATS PIÉMONTAIS, Habitans, Hommes, Femmes, Enfans, *puis bientôt après*, ALBANI.

Au lever du rideau, on entend au loin le bruit de la fusillade; un corps de troupes piémontaises traverse la scène et court en hâte, du côté où semble avoir lieu l'action. Des habitans armés s'arrachent des bras de leurs femmes, et vont se joindre à eux.

ALBANI, *sortant de chez lui, et de l'air le plus occupé.* Bien, bien, mes amis, très bien! c'est ça de l'enthousiasme!.. du courage!.. quand le pays est en péril, il faut que chacun prenne sa part du danger... (*Voyant tous les hommes partis, et se parlant à lui-même.*) excepté l'autorité qui ne doit jamais s'exposer ni se compromettre. (*S'adressant aux femmes.*) Allons, allons, séchez vos pleurs, vous ne tarderez pas à les revoir.

PREMIÈRE FEMME. Vous croyez, M. Albani?

ALBANI. J'en suis sûr... de quoi s'agit-il, de donner un simple coup de main à nos troupes, afin d'empêcher une poignée de Français, de rejoindre son corps d'armée, en ce moment aux environs de Montenotte?.. ils n'auront qu'à se montrer pour les mettre en déroute.

DEUXIÈME FEMME. Que le ciel vous entende!

ALBANI, *continuant.* Quelle résistance voulez-vous que leur opposent de malheureux soldats, qui, dit-on, manquent de tout? et je vous demande un peu s'il n'y a pas folie à leur république, après ce qu'elle a d'efforts à faire pour se défendre elle-même sur tous les points, d'envoyer à la conquête de notre belle Italie, un général de vingt-sept ans, ce Bonaparte...

avec ses trente-un mille hommes, et ses trente canons, contre notre armée coalisée, forte de deux cents pièces, de quatre-vingt-mille combattans, et commandée par les *Sibattendorf*, les *Leton*, les *Beaulieu*, les *Colli*! c'est une échauffourée dont pas un ne réchappera, et ce sera bien fait; et certes je serai un des premiers à m'en réjouir, car je déteste ces Français à un point!..

PREMIÈRE FEMME. Ce qui ne vous a pourtant pas empêché de louer à l'un deux cette petite maison.

ALBANI. Ceci est une autre affaire; l'argent est de tous les pays et de toutes les opinions; d'ailleurs, je ne le vois pas, je ne lui parle pas, et à l'exception des époques où il doit me payer, j'ai pour lui une aversion non équivoque... (*Réfléchissant.*) Eh! mon Dieu! en parlant de cet homme il me vient pour la première fois une idée... si c'était un émissaire; quand il est arrivé ici, il y a environ cinq semaines, la guerre n'était pas encore déclarée, et il n'y avait aucune raison pour que j'agisse envers lui, autrement que je n'ai fait, mais maintenant, sa manière de vivre, son air mystérieux...

PREMIÈRE FEMME. Eh, ma foi, vos soupçons pourraient bien être fondés; sait-on ce qu'il fait? presque toujours enfermé chez lui...

DEUXIÈME FEMME. Ne fréquentant personne, non plus que sa femme.

PREMIÈRE FEMME. Ces gens-là sont suspects, et comme dans un moment tel que celui-ci, on ne saurait prendre trop de précautions, vous devriez en votre qualité de podestat, vous assurer...

DEUXIÈME FEMME La voisine a raison.

ALBANI. Sans doute, sans doute; seulement, je pense que, vû les événemens de cette journée, il serait peut-être prudent d'attendre...

PREMIÈRE FEMME A quoi bon, c'est à l'instant même qu'il faut que vous sachiez ce qu'ils sont.

TOUTES. Oui, oui, à l'instant même... (*Frappant à la porte de la maison de Jules.*) Ouvrez! ouvrez!..

ALBANI, *voulant les retenir.* Mais songez donc que dans ce moment... car enfin, ce n'est qu'un soupçon vague, et si par hasard la chance des armes...

PREMIÈRE FEMME. N'importe il faut savoir à quoi s'en tenir! (*Frappant de nouveau.*) Ouvrez! ouvrez!

ALBANI, *à part.* Diable de populace, qui ne calcule rien, et qui a presque plus d'autorité... que l'autorité.

SCÈNE II.

Les Mêmes, CAROLINE.

CAROLINE, *ouvrant.* Qu'est-ce donc? (*A Albani.*) Et que demandez-vous, monsieur?

ALBANI, *avec embarras.* Madame, c'est que...

PREMIÈRE FEMME, *bas à Albani.* Avez-vous peur de lui parler? allez donc tout de suite au but.

ALBANI, *continuant.* Il est du devoir de ma charge, d'exiger que votre époux... il doit avoir des papiers... et je voudrais connaître...

CAROLINE. Et d'où vient cette rigueur, monsieur? depuis que nous nous sommes fixés ici, quelqu'un a-t-il à se plaindre de nous?

ALBANI. Je ne dis pas cela, mais dans les circonstances où nous sommes... car vous n'ignorez pas, madame, que vos compatriotes sont sous nos murs?.. enfin, j'exige qu'avant une heure, votre mari se présente chez moi, pour m'expliquer qui il est, et quel motifs l'ont amené dans ce pays.

TOUTES LES FEMMES. C'est cela, très bien!

CAROLINE. Il lui sera facile de vous satisfaire, monsieur, et je vais à l'instant le prévenir.

Elle rentre chez elle.

SCÈNE III.

Les Mêmes, *excepté* CAROLINE.

ALBANI, *aux femmes.* Là, êtes-vous contentes, maintenant? (*Prêtant l'oreille.*) Ecoutez donc.. le bruit de la mousqueterie a cessé.

DEUXIÈME FEMME, *de même.* Des cris se font entendre.

ALBANI. Oui, des cris de joie; plus de doute, c'est nous qui sommes vainqueurs... quand je vous disais que c'était une affaire de rien, et que le succès était sûr... Allons, allons, par ordre, on illuminera ce soir toutes les fenêtres... (*En demi à parté.*) Il n'y a rien comme les lampions pour faire briller une victoire, et prouver l'allégresse publique... (*Ici une vive fusillade se fait entendre.* (*Albani sautant.*) Hein, qu'est-ce encore?..

Tout le monde court au fond.

PREMIÈRE FEMME. O ciel! vous vous êtes trompé... les nôtres accourent, mais on dirait qu'ils sont vaincus.

ALBANI. Vaincus! les nôtres... (*Regardant aussi.*) Ah! mon Dieu! ils n'est que trop vrai... ils paraissent en désordre, et se

dirigent de ce côté... (*Nouveaux coups de feu.*) L'ennemi débouche sur la route... il les poursuit... eh! vite, eh! vite, sauvez-vous de la bagarre; rentrez dans vos maisons, barricadez-vous, et ne craignez rien : tout n'est pas désespéré, peut-être; dans tous les cas, l'autorité veille et saura vous défendre! (*A ce moment, une vive décharge se fait entendre, toutes les femmes poussent un cri d'effroi, et s'enfuient de différens côtés.* (*Albani seul.*) Maintenant qu'elles sont parties, en attendant l'issue de l'affaire, sauvons aussi l'autorité.

Il rentre vivement chez lui.

SCENE IV.

Soldats *et* Villageois Piémontais, Troupes Françaises, FALENDRIN, CHOPART, *puis* LE COLONEL, LYONNIS, Officiers, et Nouvelles Troupes.

Un petit nombre de soldats et de villageois piémontais paraissent. Ils se rallient et essaient encore de résister aux Français qui les poursuivent, mais ceux-ci les pressent, leur coupent même la retraite, et les renversent bientôt sur tous les points.

UN PAYSAN. Malédiction! nous sommes battus!

FALENDRIN. Tiens, c't' autre; ça l'étonne.

CHOPART. Et proprement, et promptement, vous pouvez le dire... non, ils se sont mal montrés les réquisitionnaires... (*Les Piémontais faisant un mouvement, les Français les couchent en joue.* (*Chopart continuant:*) Hein, encore des idées?.. bas les armes, coquins, et tout de suite, ou sans ça, sacrebleu!..

Les Piémontais jettent leurs armes au milieu du théâtre.

LE COLONEL, *paraissant au fond, suivi de Lyonnis, de quelques officiers, et de troupes.* Arrêtez, soldats, jouissez de la victoire, mais ne la ternissez pas par une action indigne... ces hommes se sont rendus, qu'on les respecte; la vie d'un prisonnier est sacrée. Messieurs les officiers, établissez vos postes d'observation, et que les troupes restent sous les armes, jusqu'à ce que j'aie moi-même reconnu le pays. Major Lyonnis, faites-vous indiquer la demeure du podestat, s'il y en a un dans ce bourg, et prévenez-le qu'il se rende à l'instant devant moi... (*Un des prisonniers désigne la demeure d'Albani. Lyonnis va frapper à sa porte et se fait ouvrir. Le colonel s'adressant aux troupes qui viennent d'entrer en scène, et se sont réunies aux autres rangées au fond.*) Pour vous, braves camarades, recevez les éloges dus à votre courage... Soldats de la liberté, il était digne de vous d'obéir à la voix de la patrie, de vous lever pour venir au secours des peuples, pour porter au loin la gloire du nom Français, et humilier à votre tour, ces rois orgueilleux qui méditaient de vous donner des fers... Déjà partout où vous avez

combattu, la victoire a salué vos drapeaux; mais ce n'est point assez que d'avoir montré votre vaillance; pour que l'œuvre soit complète, il faut que vous donniez l'exemple de l'ordre et de la plus sévère discipline : ici, comme partout où vous pénétrerez, même par la force des armes, songez que vous venez en libérateurs et non pas en ennemis : offrez à l'Europe qui vous contemple, le spectacle d'une armée manquant presque de vêtemens et de vivres, mais dédaignant le pillage, et n'étant avide que d'honneur et de gloire, ceux que vous avez à vaincre sont dans l'abondance et rient de votre dénûment, qu'ils sachent que vos habits en lambeaux attestent votre probité, et que, parés de votre misère, vous n'en êtes que plus grands et plus honorables!

TOUS. Oui, oui, honte aux pillards!

CHOPART. Il n'y a que les mauvais soldats qui craignent les ordres sévères.

FALENDRIN. C'est vrai, il faut de la discipline!

TOUS. Oui, oui, vive la motion de notre colonel!

CHOPART. Vive la trente-deuxième! et en avant notre chanson de route...

CHOEUR.

Musique de M. Francastel.

Allons amis, de la gaîté, du zèle,
Charmons l'chemin, par nos joyeux flons flons;
Vive la Franc', la gloire nous appelle
Pas de regrets, courage, espoir... marchons!

SCENE V.

Les Mêmes, ALBANI, LYONNIS.

ALBANI, *à part.* Comment, ils viennent de se battre et ils chantent? singuliers hommes, par exemple!..

Lyonnis lui désignant le colonel, il l'aborde en le saluant bassement et à plusieurs reprises.

LE COLONEL. Vous le voyez, monsieur, nous sommes maîtres de ce village; cependant, si vos administrés agissent loyalement, je vous en donne ma parole, leurs jours, leurs biens seront respectés; mais point de trahison, car elle leur coûterait cher.

ALBANI. Ah! colonel, ils sont incapables... et quant à moi, la vénération... l'admiration que vous m'inspirez, vous sont un sûr garant...

LE COLONEL. Je vous crois... Fourriers, vous réglerez avec monsieur le podestat, la quantité de vivres que les habitans se-

ront tenus de nous fournir... (*S'adressant à un officier.*) Vous, capitaine, vous veillerez à ce qu'avant la fin du jour, il ait été opéré un désarmement général... (*A Albani, en désignant l'habitation de Jules.*) Cette maison est-elle libre?

ALBANI. Non, monsieur le colonel, mais comme c'est précisément un Français qui l'habite, je pense qu'il vous serait facile...

LE COLONEL. Il suffit, c'est ici que je fixe ma demeure. (*S'adressant à quelques officiers au nombre desquels se trouve Lyonnis.*) Vous, messieurs, assemblez-vous à l'instant en conseil de guerre; au départ de Grenoble, nos cadres étaient loin d'être complets; vous vérifierez les états avec soin, et seront regardés comme déserteurs, tous ceux qui ne répondront pas à l'appel définitif auquel j'assisterai moi-même, au retour de l'inspection que je vais faire. Quant à ces prisonniers, qu'ils soient conduits en lieu sûr... Monsieur le podestat, vous avez entendu mes ordres?.. songez qu'en ce qu'ils vous concernent, vous me répondez de leur exécution, sur votre tête... (*A d'autres officiers.*) Suivez-moi, messieurs...

Ceux-ci se mettent à la tête d'un peleton et l'accompagnent. Lyonnis, le capitaine et quelques autres entrent chez Albani qui sort lui-même avec les fourriers, précédant les prisonniers qu'escortent un certain nombre d'hommes. On rentre aussi dans la cour attenant à la maison de Jules, les armes abandonnées par les villageois, et le reste des troupes demeure campé au fond.

SCENE VI.

Troupes Françaises, FALENDRIN, CHOPART, JULES *et* CAROLINE, *sortant de chez eux.*

CAROLINE. Mon ami, quel est donc le motif de l'agitation que tu éprouves? ce ne peut être l'ordre que je t'ai transmis de la part du podestat, car l'arrivée des Français ne nous promet-elle pas secours et protection? éloignés de notre pays, malheureux comme nous le sommes, cette victoire qu'ils viennent de remporter, devrait au contraire te causer assez de joie pour te faire oublier un instant nos chagrins?..

JULES, *à part.* Pauvre femme! et si mes craintes se réalisaient... ah! le doute est mille fois plus horrible que la vérité, et il faut que je m'assure... (*Il fait quelques pas, hésite, et s'adressant à Chopart.*) Dites-moi, mon ami, quel est le corps...

CHOPART, *descendant en scène.* Qui vient de rosser ces animaux de Piémontais?.. la trente-deuxième demi-brigade... division du général d'Allemagne.

JULES, *à part.* Affreux pressentimens ! je ne m'étais pas trompé.

FALENDRIN, Et des lapins qui ne boudent pas, allez ! n'est-ce pas, Chopart?

CHOPART. Eh ! mais, vous êtes peut-être le particulier qui habite cette maison? en ce cas, vous allez faire connaissance avec notre colonel ; il vient de dire tout à l'heure, qu'il prenait son logement chez vous.

JULES, *avec un mouvement qu'il réprime aussitôt.* Chez moi...

CHOPART. Ah ! c'est que c'est un brave et digne homme, celui-là... par exemple, sévère en diable pour le service, mais à part ça, d'une bonté, d'une justice !.. (*Bas à Falendrin.*) Dis donc, Falendrin, sais-tu qu'elle est fièrement gentille, la citoyenne du compatriote ?

A ce moment quelques soldats entrent apportant des vivres.

UN SOLDAT, *appelant du fond du théâtre Falendrin et Chopard.* Eh ! eh ! les autres ! v'là les vivres !

FALENDRIN, *remontant la scène.* Des vivres? bonne nouvelle !.. (*A Jules.*) Salut, camarade...

CHOPART, *courant au fond.* Présent ! présent ! Ah ! ça, nous devons avoir part entière, aujourd'hui que ça ne coute rien ? il y a bien assez long-temps que nous sommes à la demi-ration, peut-être !

Il rit.

FALENDRIN, *aux autres.* Dites donc, sentez-vous le calembourg? farceur de Chopart, va ; il a un esprit, c't' animal-là !..

Pendant que les soldats sont occupés à prendre leur repas.

JULES, *à lui-même et comme sortant de la rêverie où il était plongé.* Aucun moyen d'échapper !

CAROLINE, *vivement.* Que dis-tu? explique-toi... quelque malheur plus grand que ceux qui nous accablent, nous menace-t-il encore? Jules, je n'ai donc pas ta confiance?

JULES, *avec émotion.* Chère Caroline, pardonne-moi les nouveaux chagrins que je vais te causer, car après ce que tu as sacrifié pour moi, je suis bien coupable d'avoir pu douter de ton amour, n'est-ce pas? Eh bien, il est un secret affreux que je n'ai pas eu la force de te révéler, dans la crainte que tu m'aimasses moins, ou d'encourir peut-être même ton mépris.

CAROLINE. Mon mépris ! tu me fais trembler... quelle faute as-tu donc commise ?...

JULES. Ecoute-moi : Jeune encore, puisqu'il n'a aujourd'hui que quarante ans, de graves blessures obligèrent mon père à

quitter le service, et il ne se consola de ce malheur, que par l'espoir qu'un jour viendrait où je le remplacerais dans la même carrière... Il y a trois mois, la réquisition m'appela sous les drapeaux... Mon fils, me dit-il, le cœur palpitant de joie, car son rêve chéri allait se réaliser, cours payer ta dette à l'état; pars, et songe que si tu peux couvrir de quelque gloire le nom que je t'ai transmis, tu me rendras en bonheur, plus que tu ne me dois de reconnaissance et de tendresse! Le corps que j'eus à rejoindre était à Grenoble... là, je retrouvai pour sergent-major, un nommé Lyonnis, que j'avais vu dans le monde...

CAROLINE, *avec étonnement et à part.* Lyonnis!

JULES, *continuant.* Et bien qu'il m'eût remis mon équipement complet, j'obtins de son obligeance, que pendant un certain temps encore, je pourrais loger en ville, et me dispenser de tout service, comme de paraître même au quartier... Ce fut à cette époque que le hasard t'offrit à ma vue; je demandai ta main, elle était promise à un autre, et me fut refusée... juge de ma joie, lorsque partageant mon amour, tu vins te fier à ma loyauté, plutôt que de consentir à une union que désapprouvait ton cœur! t'avouer alors mon état, mes engagemens, c'eût été te perdre; ma tête s'égara, je ne songeai qu'au bonheur de te posséder, et la passion l'emporta sur l'honneur.

CAROLINE, *avec accablement.* Tu étais soldat!

JULES, *continuant.* Nous partîmes de Grenoble, nous gagnâmes la frontière et c'est en ces lieux que nous vînmes chercher un asile; hélas! ce fut la fatalité qui m'inspira ce projet, car depuis, la guerre a été déclarée, et ce régiment qui vient d'arriver ici... c'est le mien.

CAROLINE O ciel!

JULES. Tu crois à mon attachement pour toi, puisqu'il a été plus fort que la voix de ma conscience, et qu'il a même étouffé celle de la nature? car je le sais, celui dont j'étais l'orgueil ne survivra pas à la nouvelle de ma honte; et comprends-tu ce que j'ai dû souffrir pendant le combat qui vient d'être livré? là, mon drapeau, mes frères, et moi ici, caché comme un déserteur, comme un lâche!.. moi, un lâche! quand au seul mot de patrie, je sens mon cœur battre à briser ma poitrine, et mon sang s'agiter brûlant dans mes veines!.. moi, un fils ingrat! lorsque je donnerais ma vie pour épargner une larme au plus tendre des pères; car Dieu le sait, sans cet amour qui tient encore du délire, j'aurais tout bravé pour remplir mon devoir... que de fois pendant ton sommeil, et tout à l'heure encore, j'ai saisi cet uniforme, que jusqu'à ce jour j'avais su soustraire à tes regards; et que d'efforts sur moi-même, pour lutter avec mes remords!.. mais il fallait t'abandonner; t'abandonner! toi que mon fatal amour a perdue... Ah! c'eût été une véritable lâcheté que je n'ai pu me résoudre à commettre.

CAROLINE. Pauvre Jules!

JULES. Maintenant tu conçois mes alarmes? ce colonel qu'il va falloir loger, ce même Lyonnis, ce sous-officier qu'un miracle seul pourrait me faire éviter, et dont une imprudence, un hasard peuvent me faire reconnaître...

CAROLINE, *très vivement.* Lyonnis! oh! oui, oui, tu as raison, il ne faut pas qu'il te voie, nous serions perdus tous deux; car tu l'as dit, c'est la fatalité qui nous a conduits ici; cet homme, c'est à lui que j'étais destinée.

JULES, *avec surprise.* Lyonnis!

CAROLINE, *rapidement.* Il faut fuir; pour se venger il te ferait condamner, peut-être.

JULES. Condamner!.. et je te laisserais à lui!.. mais quitter ces lieux, et comment? nos ressources ne sont-elles pas en partie épuisées?.. seul, je pourrais braver les périls qui me menacent, mais t'exposer à les partager, t'entraîner dans ma perte, ah! cette idée seule accroît mon désespoir!

CAROLINE. Mais malheureux, en restant ici, tu es perdu; et alors, mon sort en sera-t-il moins affreux? que ferais-je si j'étais séparée de toi : mon existence n'est-elle pas liée à la tienne? Ah! j'en prends le ciel à témoin, maintenant que je te sais plus à plaindre, tu m'es encore plus cher!.. une nouvelle fuite est indispensable, ne crains pour moi ni privations ni fatigues : il y a plus de courage que tu ne penses, dans l'amour d'une femme!

JULES, *vivement ému.* Chère Caroline!

CAROLINE. Cette nuit nous partirons; jusque-là, il te sera facile d'éviter les regards : je détruirai cet uniforme qui pourrait te compromettre, je disposerai tout... mon ami, dis que tu consens à ce projet, et laisse-moi le bonheur d'avoir pu te sauver?

A ce moment on voit arriver au fond, quatre hommes portant un tonneau suspendu à deux perches.

LES SOLDATS, *joyeusement.* Ah! ah! du vin? vive ça!

CHOPART, *de même.* Du vin?.. corbleu! c'est pour compléter la fête, par exemple!

CAROLINE, *entraînant Jules.* Ne perdons pas un instant.

Ils rentrent.

SCÈNE VII.

SOLDATS, CHOPART, FALENDRIN, *puis* M. ROBERT, *qui entre vers la fin du second couplet de la chanson suivante.*

CHOPART. Allons, allons, maintenant, de la joie et des chansons!

CHOEUR.

*Musique nouvelle de M****

Du vin! du vin! vive le vin!
Il faut boire, il faut boire;
Amis, c'est la victoire
Qui nous invite à son festin.

CHOEUR.

Du vin, du vin! etc.

CHOPART, *continuant.*

La nentill' sèche et dure
Et l' pain d'amonition,
Sont un' bonn' nourriture
Suivant l'occasion... *bis.*

(*Parlé.*) Cependant y a mieux que ça, au moins!.. et quand par exemple, après qu'on s'est pioché pendant quatre ou cinq heures, il arrive que, vu égard à la position respectueuse des choses, on peut comme aujourd'hui, lever sur les Chinois, une contribution de canards, jambons, fourrages et autres comestibles, comme ça n'est pas tous les jours fête...

Mettons-nous en goguette,
C'est là l' beau du métier,
Quand c'est l'enn'mi qui traite
N'y a pas d' carte à payer.

CHOEUR.

Du vin! du vin! etc.

CHOPART.

On dit des chos' charmantes
Des pays qu' nous prendrons,
Nous aurons des amantes
Plus que nous n'en voudrons... *bis.*

(*Parlé.*) Hein, vous figurez-vous?.. des amours de petites femmes, qu'il n'y aura qu'à se baisser et en prendre? c'est à ces étapes-là que les miliciens se regarniront drôlement leurs sacs! et ceux qui tomberont sur des princesses, et qui ne feront plus leurs factions qu'en carosse; ça ira comme sur des roulettes; d'autant mieux que les maris ne pourront rien dire, nous aurons commencé par les battre... saperlote! c'est pour le coup qu'il y aura fameusement de quoi chanter...

Mettons-nous en goguette, etc.

A ce moment Robert entre en scène.

CHOEUR.

Du vin! du vin! etc.

Plusieurs soldats qui ont des timbales, se sont mis sur un rang.

CHOPART, *armé d'une bouteille.*

Maintenant, l'exercice du gobelet...

Buvons tous à la France
Et viv' la liberté!
Buvons à la vaillance
Buvons à la beauté!.. *bis.*

(*Parlé.*) Attention au commandement... présentez arme... (*Ils avancent le bras.*) Apprêtez arme... (*Il leur verse.*) Portez arme... en joue... feu... (*Ils boivent.*) Arme à terre...

Tous jettent leurs gobelets, que les autres ramassent pour boire à leur tour.

Mettons-nous en goguette, etc.

Tous remontent la scène.

CHOEUR.

Du vin! du vin! etc.

M. ROBERT, *qui s'est assis sur un banc, placé devant la maison de Jules.* Quelle longue et pénible route!.. mais c'est l'inquiétude plus encore que la fatigue, qui m'accable... l'enlèvement de cette jeune fille de Grenoble, les détails qui m'ont été donnés dans cette auberge ou j'étais descendu... et point de nouvelles de mon fils, mes lettres sans réponse, son régiment parti : rien, rien qui puisse m'éclairer, calmer mes justes craintes!.. enfin malgré les dangers, je suis arrivé au terme de mon voyage; maintenant il faut savoir ce que je puis espérer.

Il se lève et voyant à ce moment un officier sortir de chez Albani, il se dirige vers lui et l'aborde.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, UN CAPITAINE.

La plupart des soldats se sont étendus à terre, au fond du théâtre.

M. ROBERT. Pardon, capitaine, je suis ancien militaire et votre compatriote, puis-je compter qu'à ce double titre vous voudrez bien me donner un renseignement auquel j'attache la plus grande importance?

LE CAPITAINE.. Parlez, monsieur, et je me ferai un vrai plaisir...

M. ROBERT. Vous êtes de la trente-deuxième demi-brigade partie de Grenoble il y a dix jours? (*L'officier fait un signe affirmatif.*) J'arrive aussi de cette ville, où je m'étais rendu pour une affaire concernant un jeune soldat de la sixième compagnie, et je désirerais savoir...

LE CAPITAINE. Vous le nommez?..

M. ROBERT, *avec émotion.* Jules Robert?..

LE CAPITAINE, *réfléchissant.* Jules Robert... sixième compagnie... ce doit être un de ceux... (*Il consulte les papiers qu'il tient.*) Oui, c'est cela même...

M. ROBERT, *à part, et dans la plus vive anxiété.* Que va-t-il m'apprendre! (*Haut.*) Ce nom vous est connu?..

LE CAPITAINE, *avec embarras.* Oui, oui, monsieur; mais si cet homme vous intéresse, ne m'interrogez pas, il me serait pénible de vous répondre.

M. ROBERT, *vivement.* Et pourquoi?.. Ah! parlez, parlez, je vous en supplie?

LE CAPITAINE. Voici précisément une note qui le concerne : (*Lisant un papier.*) « Louis-Jules Robert, né à Paris le 16 octobre 1777, réquisition de 1796; trente-deuxième demi-brigade, sixième compagnie, a reçu ses armes et bagage au dépôt le 5 prairial; est d'abord resté en ville, sur permission, mais n'a jamais fait aucun service, et n'était pas à son corps, au départ de Grenoble, non plus qu'avant hier 18 fructidor, lors de la première affaire qui s'est engagée à Pignerol. »

M. ROBERT, *à part.* Mes craintes étaient fondées!.. (*Haut.*) Avant-hier... mais peut-être que depuis...

LE CAPITAINE Cela est peu probable; cependant comme je ne suis pas de cette compagnie, et qu'un nouvel appel général doit être fait dans quelques instans, vous pourrez être plus amplement instruit par le sergent-major Lyonnis.

M. ROBERT, *cherchant à cacher son trouble.* Et sans doute on traitera avec la plus grande rigueur...

LE CAPITAINE. Les ordres du général en chef sont positifs. La sixième compagnie compte à elle seule huit hommes de moins, il faut un exemple : ceux qui à ce dernier appel n'auront pas reparu sous leur drapeau, seront considérés définitivement comme déserteurs, et condamnés à mort. Tel est l'arrêt que vient de rendre le conseil et que je porte à signer à notre colonel.

Il sort.

SCENE IX.

Les Mêmes, *excepté* LE CAPITAINE.

M. ROBERT, *avec la plus vive agitation.* Les voilà donc éclaircis, ces horribles soupçons! ce rapt dont le récit avait fait naître en moi de sinistres pensées, c'est peut-être lui qui en est l'auteur, car une passion effrénée peut seule lui avoir fait trahir ses devoirs!.. tout à l'heure je doutais encore et l'espérance me soutenait, maintenant plus d'illusion, je sais tout; je sais que je

n'ai plus de fils, je sais que son nom est inscrit parmi ceux des lâches, et que l'arrêt qui va le condamner me couvrira aussi d'opprobre, moi, dont pourtant la conscience est sans tache... O mon Dieu! que n'ai-je plutôt appris sa mort, du moins je pourrais le pleurer; c'est un si grand supplice que d'avoir à rougir de ceux qu'on aime!.. Et où est-il?.. où le chercher, lorsqu'à peine quelques minutes... Oh! j'en deviendrai fou!.. Le malheureux! s'il m'eût avoué sa faute, fut-ce au prix de mon sang, j'aurais pu le sauver, peut-être, mais il me cache son sort, il a craint d'essuyer mes reproches ou d'implorer mes secours : il a douté de mon cœur, il a tout oublié, même qu'il n'avait pas au monde un meilleur ami que son père!.. (*Se dirigeant vers le banc où il s'est assis d'abord.*) Mes forces m'abandonnent... une sueur froide inonde mes membres... Ah! si l'on mourait de douleur!..

Il chancèle et heurte involontairement à la fenêtre de Jules, en tombant sur la pierre.

SCÈNE X.

Les Mêmes, CAROLINE.

CAROLINE, *paraissant à la fenêtre basse.* O ciel!.. un homme sans connaisance... si c'était le besoin... (*Elle rentre et reparaît presqu'aussitôt, apportant une bouteille de vin dont elle lui fait boire quelques gouttes. L'examinant ensuite, et pendant que M. Robert revient lentement à lui.*) Le malheureux! peut-être la fatigue...

M. ROBERT, *sans la voir et avec accablement.* Déserteur!..

CAROLINE, *vivement surprise, et à part.* Que dit-il!.. si quelque autre que moi... il serait perdu!

M. ROBERT, *avec douleur.* Condamné!.. (*Il lève les yeux sur Caroline, paraît avoir rassemblé ses idées, prend sa main qu'il baise avec reconnaissance, puis avec des larmes.*) Ah! pourquoi votre pitié m'a-t-elle secouru!

CAROLINE, *avec intérêt.* Ne parlez pas ainsi, j'éprouve une si douce joie d'avoir pu vous être utile!

M. ROBERT, *avec douleur.* Utile!.. en prolongeant mes souffrances!..

CAROLINE, *bas et en observant autour d'elle.* Et si au contraire, la providence m'avait amenée vers vous pour la faire cesser?..

M. ROBERT, *surpris.* Quel langage...

CAROLINE. Je ne vous demande pas votre secret; quelques mots qui viennent de vous échapper, m'ont, je crois, suffisamment instruite; je ne vous ferai qu'une question, répondez-y franchement, monsieur : Si je vous procurais un uniforme exactement semblable à celui de ces soldats, serait-ce vous obliger?

M. ROBERT, *très vivement.* Que dites-vous, un uniforme!.. grand Dieu! quelle pensée... je pourrais... Ah! si cela était en votre pouvoir, je vous devrais plus que la vie, jugez si je croirais m'acquitter en payant au poids de l'or...

Il lui offre sa bourse.

CAROLINE, *refusant.* Je ne vous ai proposé qu'un service... des circonstances qu'il vous importe peu de connaître, ont fait tomber cet habit dans mes mains; j'allais le détruire pour qu'il ne compromît pas un autre infortuné, je vais vous le donner, monsieur; qu'il sauve un de mes compatriotes, et je serai encore trop heureuse!..

Elle rentre vivement chez elle.

M. ROBERT, *seul sur le devant de la scène, et encore dans l'étonnement où l'ont jeté les paroles de Caroline.* Oh! mais c'est un rêve!.. un pareil secours, et au moment où j'étais sans espoir... Ah! merci, mon Dieu; car, c'est vous qui avez jeté cette femme, ou plutôt cet ange, sur mes pas; merci pour mon fils; car, maintenant, je suis certain qu'il ne le condamneront pas!

A ce moment Caroline rouvre la fenêtre et lui remettant un habit et un chapeau enveloppés dans un mouchoir.

CAROLINE. Entrez dans cette cour... (*Elle lui désigne celle attenant à la maison.*) vous y trouverez aussi des armes : prenez garde d'être aperçu, et que le ciel vous protége...

Elle referme la fenêtre et disparaît.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, *excepté* CAROLINE.

M. ROBERT, *examinant avec empressement et à part, le paquet qui vient de lui être remis.* Elle ne m'a pas trompé, et grâce à ce vêtement... (*Avec la plus grande surprise et apercevant des mots écrits sur la doublure de l'habit.*) Qu'ai-je vu! n'est-ce pas une illusion... Jules Robert!.. cet habit... par quel événement, quel prodige... Ah! il faut que je revoie cette femme, il faut qu'elle m'explique...

SOLDATS. Aux armes!

CHOPART. Eh! eh! l'appel avance, par là-bas; à nous autres, les amis!

M. ROBERT, *qui a fait quelques pas vers la maison et s'arrête tout à coup.* L'appel... Ah! le devoir d'abord, et la nature après...

Il entre précipitamment et sans être vu, dans la cour à gauche, dont il referme la porte sur lui. Les tambours battent un rappel.

SCÈNE XII.

SOLDATS, FALENDRIN, PICHARD, ALBANI, Quelques Villageois, *aux fenêtres*, *puis* LE COLONEL, LYONNIS, LE CAPITAINE, OFFICIERS, *et* M. ROBERT, *en costume de soldat.*

Les troupes ont couru prendre leurs armes qu'elles avaient mises en faisceaux, et se rangent diagonalement en file, jusque sur le devant de la maison de Jules. Le colonel et quelques officiers paraissent au fond, présidant à l'appel que fait un sous-officier, tandis qu'un autre, un rôle à la main, semble écrire au fur et à mesure qu'il fait entendre les noms. Pendant ce temps, Albani sur le devant de la scène, à droite, s'entretient à voix basse avec quelques villageois.

LE SOUS-OFFICIER, *faisant l'appel.* Sixième compagnie.... silence à l'appel... Paul Leroux... Sosthène Remy...

ALBANI, *aux villageois.* Mais, malheureux, parlez donc plus bas : voulez-vous vous perdre tous et me compromettre, moi, une autorité?

LE SOUS-OFFICIER, *continuant.* Jean-Michel Delille...

PREMIER PAYSAN, *bas a ses camarades.* Ils sont moins nombreux que nous ne croyons ; si le projet que je viens de vous communiquer peut réussir, c'en est fait d'eux.

LE SOUS-OFFICIER. Georges-Hippolyte Bértin...

DEUXIÈME PAYSAN, *à Albani.* Songez que vous êtes des nôtres?..

LE SOUS-OFFICIER. Alexandre Verdier...

ALBANI, *bas aux villageois.* Pour Dieu! je vous en prie, taisez-vous. C'est convenu, mais encore une fois il ne faut rien laisser paraître... (*S'adressant subitement au capitaine qui l'observe et s'est approché de lui.*) Superbe compagnie! et tous gaillards qui ont l'air décidés...

LE CAPITAINE, *à demi-voix.* A ne vous faire aucun quartier, si vous vous avisez de ne pas marcher droit.

LE SOUS-OFFICIER, *appelant toujours.* Louis-Jules Robert...

M. ROBERT, *se faisant distinguer en tête du rang où il a pris sa place.* Présent...

Lyonnis s'arrête et le considère avec la plus grande surprise.

LE SOUS OFFICIER, *terminant l'appel.* Joseph Delamarre... et Pierre Auguste Perrier... (*Au colonel.*) Sur les huit hommes manquant dans cette dernière compagnie, un seul a répondu : en tout quarante-deux absens.

LE COLONEL. Il suffit : que leur condamnation soit publiée. et insérée à l'ordre du jour. Major Lyonnis, vous vous informerez des motifs qui pourraient excuser celui-ci. (*Il désigne M. Robert.*) Et vous les soumettrez au conseil.

M. ROBERT, *à part.* Il est sauvé!

En achevant, le colonel a invité ses officiers à le suivre, et il passe avec eux dans les rangs. Pendant ce temps Lyonnis aborde M. Robert, et l'amenant sur le devant de la scène:

LYONNIS, *bas.* Me connaissez-vous, monsieur?.. osez donc me soutenir que vous êtes Jules Robert?.. j'étais son ami lorsque je le croyais digne de ce titre.

M. ROBERT, *de même et passant subitement de l'effroi à l'espérance.* Son ami!.. en ce cas vous ne sauriez me trahir; vous ne rendrez pas mon dévouement inutile, n'est-ce pas?.. vous aurez pitié de la douleur d'un père qui vient sauver l'honneur de son fils, ou mourir à sa place.

LYONNIS, *vivement surpris.* Qu'entends-je! vous, son père!.. (*avec émotion, et lui prenant la main.*) Comptez sur moi, monsieur, je vous prouverai que mon âme est digne de comprendre la vôtre.

LE COLONEL, *après avoir passé dans les rangs.* Officiers, je vous fais compliment de l'ordre qui règne dans vos compagnies; vous, enfans, persévérez dans votre belle conduite, vous en recevrez la récompense; car aujourd'hui du moins, une brillante carrière est ouverte à votre ambition : ce n'est plus seulement à la faveur et à la naissance que se donneront les honneurs et les grades; c'est au talent, au courage, et le dernier d'entre vous, à peut-être dans sa giberne une épaulette de général.

M. Robert a repris sa place, mais les rangs sont bientôt rompus, et les soldats se précipitent vers leur colonel en témoignant la joie la plus vive, tandis qu'Albani et les paysans qui l'entourent semblent convenir entre eux, des moyens d'exécuter leurs projets. — TABLEAU.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre au rez-de-chaussée, faisant partie de l'habitation de Jules. Elle donne sur la rue et est fermée au fond par une grande porte et de larges fenêtres garnies de rideaux. A gauche du spectateur, une seconde porte conduisant à diverses localités. Un guéridon, une grande table, quelques chaises.

SCENE PREMIERE.

JULES, *seul.* (*Il est assis à gauche, près de la table, et tient à la main une lettre qu'il vient d'écrire.*)

Partir! m'expatrier encore! l'exposer aux horreurs d'une misère certaine; elle! ma Caroline, déjà si malheureuse et pourtant si dévouée!... Oh! non, lorsque j'ai promis cela j'étais fou, j'étais en délire. La résolution que je viens de prendre est la seule à laquelle je devais m'arrêter; et je vous remercie, vous, ô mon Dieu, qui, en me l'inspirant, m'avez aussi donné la force de l'accomplir!... Avant une heure j'aurai repris mes habits de soldat, et mon sort sera fixé : pour elle, grâce à ce peu d'or qui me reste, il lui sera facile de revoir la France, et cette lettre..... (*La cachetant et mettant l'adresse.*) Pauvre père! En lisant ces lignes à demi effacées par mes larmes, ton cœur sera déchiré; mais, j'en suis sûr, tu exauceras ma prière, tu auras pitié de celle à qui je dois une patrie, une famille, et tu sauras du moins que ton fils n'est pas tout-à-fait indigne de toi, puisque pour recouvrer l'honneur il a fait le sacrifice de ce qu'il avait de plus cher au monde. (*Il se dirige vers le fond, écarte un des rideaux et, sûr de ne pouvoir être vu, il ouvre une petite armoire pratiquée dans le mur. — Avec la plus grande surprise :*) O ciel! plus rien!... Caroline aurait-elle déjà...

SCENE II.

JULES, CAROLINE.

JULES, *continuant, à cette dernière qui vient d'entrer en scène.* Ah! réponds, ce vêtement que j'avais caché là, est-ce-toi...

CAROLINE, *naïvement.* Oui, mon ami; ce que tu m'as confié me causait tant d'inquiétude!... Tu juges si mes recherches ont été promptes...

JULES, *très vivement.* Et tu l'as détruit?

CAROLINE *étonnée.* Non; j'allais le faire, mais au moment....

JULES, *avec joie.* Je respire!... Donne-le-moi donc, il me le faut.

CAROLINE, *avec inquiétude.* Que dis-tu?...

JULES. Oh! ne cherche pas à me faire changer de résolution; j'y ai mûrement réfléchi, et elle m'est dictée par ma conscience comme aussi par mon amour pour toi. Cette lettre apprend tout à mon père; c'est à lui que je te confie, c'est lui qui te protégera.

CAROLINE. Nous séparer! oh! jamais.

JULES. Mon amie, ce parti est celui du désespoir; mais songes-y bien, il est pourtant le seul qui puisse nous sauver, car ce n'est qu'en reparaissant sous mon drapeau que je puis peut-être encore échapper au châtiment que déjà je mérite.

CAROLINE. Non, non, ce matin tu ne le croyais pas, tu cherches à m'abuser par un espoir que tu n'as pas toi-même. C'est pour moi que tu t'es rendu coupable, et c'est encore pour moi que maintenant tu veux te perdre? N'espère pas accomplir ce projet; j'ai la moitié des torts, il me faut la moitié du péril : si tu te livres et qu'ils te condamnent, je reste; je t'accompagnerai au supplice, et leurs balles ne t'atteindront qu'après m'avoir aussi frappé sur ton cœur.

JULES, *vivement.* Ah! ne parles pas ainsi; tu m'ôterais mon courage. Chère Caroline, tu ne veux pas ajouter à ma souffrance l'horrible crainte de te laisser dans une position plus affreuse que la mienne? Eh bien! prends cette bourse, cette lettre, retourne en France, cours à Paris... Nous nous reverrons, Dieu le permettra sans doute; mais donne-moi cet habit, oh! donne-le-moi, je t'en conjure, car il me semble que chaque minute de retard accroît nos dangers et tue mon espérance.

CAROLINE. De l'espérance! Il n'en faut plus avoir puisque tu ne veux pas fuir... . Cet habit que tu me demandes, je ne l'ai plus; je l'ai donné....

JULES *stupéfait.* Donné!...

CAROLINE. Oui; au moment où j'allais le détruire, un infortuné, un Français était là, sous nos fenêtres, expirant de douleur et de fatigue; aux mots entrecoupés que lui arrachait le désespoir, j'ai jugé que sa position était la même que la tienne; j'ai pensé à toi, et je le lui ai offert, croyant que je vous sauvais tous deux.

JULES. Malheureuse! tu m'as perdu et lui aussi peut-être.... Cet uniforme est marqué de mon nom, et à la premiere inspection on peut s'apercevoir...

CAROLINE, *avec effroi.* Grand Dieu! perdus!.. et par moi...

JULES, *avec douleur.* Ainsi mon repentir aura été sans fruits!

j'aurai voulu réparer mon crime, et un hasard affreux, un sort fatal plus fort que ma volonté, m'en aura ôté les moyens!... Il faudra que je fuie malgré moi, ou que j'attende qu'on vienne m'arracher de ces lieux pour me traîner au supplice!...

CAROLINE, *avec désespoir.* Tu me fais frémir! (*faisant quelques pas au fond et regardant avec inquiétude à l'une des fenêtres :*) O ciel! des soldats parcourent la rue... en voici qui se dirigent vers notre demeure...

JULES, *vivement.* Des soldats!... Déjà découvert!... Ah! qu'ils ne pénètrent pas ici!... En me livrant librement, je pouvais affronter la mort parce que c'eût été celle des braves; mais me laisser arrêter comme un lâche... oh! non; j'ai là des armes, et malheur, malheur à eux!..

Il court vers l'armoire, repousse Caroline qui se jette au-devant de lui, et saisissant deux pistolets qu'il arme, il se place en face de la porte d'entrée.

CAROLINE, *hors d'elle.* Que vas-tu faire?..

JULES, *de même.* Me défendre et me faire tuer plutôt que de tomber dans leur mains.

SCENE III.

Les Mêmes, M. ROBERT, LYONNIS.

A cet instant la porte s'ouvre, Jules va tirer, mais il reconnaît ces nouveaux personnages en même temps qu'il en est reconnu et tous jettent à la fois un cri d'étonnement.

JULES, *en même temps et laissant tomber ses armes.* Mon père!..

Il se précipite à ses pieds.

CAROLINE, *à part.* Lyonnis!..

M. ROBERT. Mon fils!..

A ce mot qui la frappe, Caroline s'incline aussi respectueusement devant M. Robert qui, attendri et cédant à un premier mouvement, relève ses enfans et les presse dans ses bras, tandis que Lyonnis les contemple avec l'expression de l'intérêt et de la surprise. Mais à ce tableau de bonheur succède bientôt la plus vive inquiétude : Jules n'a pu supporter l'émotion que lui a causé la vue de son père, il s'évanouit.

CAROLINE, *vivement.* O ciel! il perd connaissance!..

M. ROBERT, *se joignant à elle et à Lyonnis qui lui prodiguent leurs soins* Le malheureux!... Réduit à ne pouvoir supporter les regards de son père!.. Il faut qu'il soit bien coupable!

LYONNIS. Monsieur, de l'indulgence...

CAROLINE. Oh ! oui, car il est bien à plaindre ; et ce n'est pas sur lui seul que doivent retomber vos reproches. Le ciel m'est témoin qu'aujourd'hui seulement j'ai su quel sacrifice il m'a fait ; mais si je ne l'avais pas aimé, il serait resté fidèle à son devoir : accablez-moi donc de votre colère, de votre mépris, je ne murmurerai pas, je les mérite; mais lui, il ne peut avoir perdu ses droits à votre tendresse?... car cette lettre vous le prouvera, monsieur, il y était résolu, il se séparait de moi pour aller leur livrer sa vie; et, si tout à l'heure il voulait se défendre lorsque vous êtes entré, c'est que le désespoir s'était emparé de lui, c'est que privé de cet uniforme, et voyant l'impossibilité d'exécuter ce projet, il préférait la mort à la honte.

M. ROBERT, *qui a parcouru la lettre.* Pauvre femme !

LYONNIS, *soutenant Jules.* Il revient à lui... M. Robert, l'auriez-vous pressé dans vos bras, sans lui accorder son pardon?

M. ROBERT. Excellent jeune homme! vous me priez aussi, vous, à qui je sais maintenant tout ce qu'il a fait perdre.

LYONNIS. Je n'étais pas aimé, monsieur, je n'ai donc pas même le mérite d'être généreux.

CAROLINE. Ah ! monsieur, cette noble conduite vous assure du moins toute mon estime et ma reconnaissance !

JULES, *rouvrant les yeux, mais sans les porter encore sur aucun objet.* Est-ce une illusion?... il m'avait semblé que là, il n'y a qu'un instant... Oh ! non, ce serait trop de bonheur !

CAROLINE, *avec tendresse.* Non, non mon Jules, tu ne t'es pas abusé; le ciel nous a pris en pitié, il nous accorde même plus que nous n'espérions!.. celui que j'ai secouru, c'était ton père... ton père qui t'a sauvé!

JULES, *vivement.* Qu'entends-je !..

M. ROBERT, *lui tendant les bras et tenant déjà Caroline.* Mon fils!... mes enfans!...

JULES, *avec émotion et après qu'ils se sont embrassés.* Ce n'est point un rêve !.. et le courroux n'est point dans vos yeux!... je suis sur votre cœur... J'ai senti vos larmes... (*pleurant aussi* :) ah!... ah! mon père, tant de bonté m'accable!... (*Apercevant Lyonnis*) Et vous, Lyonnis, vous que j'ai compromis, offensé...

LYONNIS, *lui tendant la main.* On ne se venge pas d'un ami malheureux...

JULES. Eh bien! alors, que je vous doive un dernier service : en s'exposant pour moi, mon père m'a sauvé l'honneur et la vie; mais chaque jour peut amener une bataille, et vous jugez si je puis souffrir que son sang coule en échange du mien?... Maintenant qu'il m'a pardonné et que je suis sûr de l'intérêt que ma Caroline lui inspire, je ne forme plus qu'un vœu, c'est celui de me rendre digne de vous tous. Lyonnis, plaidez ma

cause auprès du colonel; peignez-lui mon repentir, obtenez que je reprenne ma place dans les rangs de mes frères, et dites-lui que pour prix de cette grâce, s'il est un message périlleux à remplir, un poste dangereux à occuper, je demande, je le supplie qu'il me choisisse.

M. ROBERT, *avec joie.* Bien!... bien mon Jules! je ne doute plus de toi. Et vous, chère Caroline, vous que j'adopte pour ma fille, affermissez-le dans la noble résolution qu'il vient de prendre; car de ce moment seul vous pouvez avouer votre amour. Quant aux dangers auxquels il s'exposerait, imitez-moi, ne les redoutez pas; le ciel est en aide aux vrais braves!

LYONNIS, *regardant au fond.* On vient de ce côté.... c'est justement le colonel: rentrez, Jules; vous aussi, M. Robert, et comptez sur mon zèle comme sur mon amitié.

SCÈNE IV.

CAROLINE, LYONNIS, LE COLONEL, UN CAPITAINE, ALBANI, Plusieurs Officiers.

Jules et son père sont rentrés dans le cabinet de gauche. Caroline va les suivre au moment où paraît le colonel, alors elle demeure.

ALBANI, *introduisant le colonel.* Voici, colonel, le logement dont je vous ai parlé; (*désignant Caroline*) et si madame veut bien avertir son mari...

CAROLINE. Il n'est pas ici pour l'instant, monsieur; mais nous étions prévenus de l'honneur que nous fait M. le colonel, et tout est prêt pour le recevoir.

LE COLONEL. Je vous sais gré de votre obligeance, madame; (*à Albani*) vous pouvez vous retirer.

ALBANI. J'obéis, colonel... (*à part*) allons rejoindre les nôtres et tout disposer avec eux pour l'exécution du coup hardi qu'ils méditent.

Il salue et sort.

SCÈNE V.

Les Mêmes, *excepté* ALBANI.

LE COLONEL, *après s'être assuré que les siens peuvent seuls l'entendre.* Ecoutez-moi, madame; votre bon accueil, votre qualité de française, excitent ma confiance, et je vais vous en donner une preuve : j'ai annoncé que je logerais chez vous, mais des raisons de la plus haute importance m'ont fait changer d'avis; cependant, comme il est nécessaire que les habitans restent dans cette croyance, je vous prie de souffrir qu'un pi-

quel d'hommes soit ici placé, comme si j'y habitais effectivement; vous concevez que le succès que j'attends de cette mesure, dépend de votre discrétion?

CAROLINE. Vous pouvez y compter, monsieur, et c'est nous rendre heureux, mon époux et moi, que de nous mettre à même de pouvoir vous servir.

Elle rentre dans le cabinet de gauche.

SCENE VI.

Les Mêmes, *excepté* CAROLINE.

(Le jour commence à baisser.)

LE CAPITAINE. Comment colonel, c'est sérieusement que vous avez résolu... que redoutez-vous donc?

LE COLONEL. Vous allez tout savoir, car dans la position difficile où nous sommes, je veux avoir votre avis, messieurs.

LE CAPITAINE, *bas à ses camarades.* Voici qui est étrange, nous qui occupons ce pays en vainqueurs...

LE COLONEL, *s'asseyant, et les invitant du geste, à suivre son exemple.* Cette lettre me parvient à l'instant; elle est du capitaine Bressart, commandant la compagnie laissée en observation à environ une demi-lieue de ce bourg. (*Lisant.*) « Cinq heures du soir : quelques hommes détachés en éclaireurs, me rapportent que des rassemblemens assez nombreux, ont lieu dans les défilés qu'il nous a fallu traverser ce matin; deux de ces braves qui, malgré mes ordres, s'étaient trop avancés, ont été assassinés sur la route; cet acte d'hostilité, ces mouvemens qu'on me signale, me font craindre que l'ennemi n'ait résolu de nous attaquer à l'improviste, aussitôt qu'il pourra se croire assez fort, tenez-vous sur vos gardes. »

LYONNIS. Les lâches!

LE CAPITAINE, *au colonel.* Et votre dessein...

LE COLONEL. Est de rester sur pied toute la nuit, de visiter les postes moi-même, de tout préparer pour repousser la trahison; je ne vous quitterai pas d'un instant, messieurs; un chef ne doit prendre aucun repos quand la vie des hommes qu'il commande, est en péril.

LE CAPITAINE. Ce parti ne nous étonne pas, colonel, nous savons tous quelle est votre sollicitude pour vos soldats; mais ne craignez-vous pas que notre apparente sécurité n'enhardisse encore ces misérables? s'ils ont résolu de nous livrer un nouveau combat, n'est-il donc pas imprudent de leur laisser la nuit pour se réunir, se concerter? dites un mot, et avant une heure, c'est

nous qui les aurons attaqués, surpris, et défaits entièrement. C'est à la faveur des ténèbres qu'ils espèrent nous massacrer, peut-être, eh! bien, tandis qu'ils nous croiront plongés dans le sommeil, faisons une sortie générale, marchons à eux, ne laissons derrière nous que des maisons en flamme; la clarté de l'incendie nous guidera, et je vous promets une victoire dont le récit effraiera sur notre route; ceux qui seraient tentés de suivre un pareil exemple.

LE COLONEL, *avec fermeté.* Que proposez-vous, capitaine! sur de simples soupçons, commettre une telle violence? compromettre avec autant de légèreté, non-seulement votre existence à tous, mais encore les succès obtenus dans cette journée? j'apprécie votre intrépidité, mais pour la mettre à une pareille épreuve, tout est-il donc désespéré?.. quoi, nous quitterions une position avantageuse, pour aller attaquer la nuit, et dans des chemins inconnus, un ennemi dont nous ignorons même quelles sont les forces!.. nous nous ôterions toute facilité de retraite, en brûlant ces maisons où, s'il le fallait, nous pourrions nous défendre?.. voulez-vous donc qu'on dise que l'armée de la république est une armée d'incendiaires; que ceux qui ont levé l'étendard de la liberté, apportent l'oppression?.. ce ne sont pas les peuples, ce sont les principes que vous venez combattre; et la guerre est déjà un assez grand fléau, sans y joindre, à moins d'absolue nécessité, de semblables horreurs!

Il se lève.

LE CAPITAINE. Cependant, colonel...

LE COLONEL, *continuant.* La valeur qui calcule, est bien aussi honorable que le courage irréfléchi! avez-vous oublié quel est notre petit nombre, et la faiblesse de nos resources? c'est pour n'avoir pas su réprimer l'ardeur de cette jeunesse imprudente, c'est pour m'y être laissé entraîner moi-même, que nous sommes en présence d'un danger que nul de nous ne soupçonnait. Si nous avions modéré notre impatience de combattre, nous aurions été rejoints par la division de cavalerie qui nous sert d'arrière-garde; alors nous pouvions entrer dans ces montagnes et franchir avec sécurité le pays qui nous reste à parcourir jusqu'aux plaines de Montenotte, tandis que maintenant si l'ennemi est adroit, il peut nous envelopper tous, et nous couper le passage.

PLUSIEURS OFFICIERS. Le colonel a raison.

LE COLONEL. Voulez-vous vous fier à ma vieille expérience? si nous sommes réellement menacés, je vous fournirai l'occasion de signaler amplement votre bravoure, car nous avons fait une grande faute, messieurs, et quant à moi, je vous jure que je me ferai tuer si je ne la répare pas : mais jusque là, du calme, de la prudence; la témérité nous perdrait, et verser inuti-

lement notre sang, songez-y bien, messieurs, ce serait un crime envers la patrie.

TOUS. Vous serez content de nous, colonel.

LYONNIS. Pardon, messieurs, mais le danger que vient de nous signaler M. le colonel, m'a fait naître une idée...

LE COLONEL. Parlez, major...

LYONNIS, *au colonel.* D'après les dernières dépêches qui vous sont parvenues sur la route, vous pouvez savoir d'une manière certaine, à quelle distance doit se trouver cette division?

LE COLONEL. Trois lieues de pays, à peu près.

LYONNIS, *continuant.* Aidé de ce secours, vous vous croyez sûr de résister à l'ennemi, et d'opérer une jonction facile avec le corps d'armée du général en chef? (*Le colonel fait un signe affirmatif.*) Eh bien! faites parvenir au commandant de ce renfort, la nouvelle de l'embarras où nous sommes, joignez y l'ordre de vous rejoindre à marche forcée; l'homme qui habite cette demeure n'est point un étranger pour moi, il brûle de vous servir; les chemins les plus courts lui sont connus, aucun péril, aucune crainte ne l'arrêteront; je réponds de lui comme de moi-même, et j'affirme que d'ici à quelques heures il aura rempli son message.

UN OFFICIER, *vivement.* Colonel, je réclame l'honneur...

LE COLONEL, *de même.* Non, non, j'approuve ce projet, mais je m'oppose à ce que ce soit l'un de vous qui l'exécute, parce que ce serait l'exposer à une mort certaine! (*Achevant d'écrire la dépêche dont il s'agit.*) Tenez, Lyonnis, remettez-lui cet ordre, et assurez-le que si la démarche qu'il va faire est couronnée de succès, je suis prêt à lui accorder tout ce qu'il me demandera.

LYONNIS. Merci, colonel, merci pour lui, car je vais le rendre bien heureux!

LE COLONEL. Lieutenant Albert, qu'on selle le meilleur de mes chevaux, et qu'on l'amène dans la cour de cette maison... (*S'adressant aux autres.*) Retournez chacun à vos compagnies, messieurs; que les patrouilles soient multipliées, que les rondes se succèdent; partout la plus grande surveillance: je vais vous rejoindre à l'instant... Vous, major, n'oubliez pas qu'il importe également à l'exécution de nos desseins, qu'il y ait ici tout au moins le simulacre d'un poste...

Tous s'éloignent excepté Lyonnis.

SCENE VII.

CAROLINE, M. ROBERT, JULES, LYONNIS.

LYONNIS, *allant au-devant des trois personnages qui entrent en*

scène. Venez, mes amis, venez partager ma joie, et vous, Jules, remerciez le ciel qui a comblé vos vœux, et qui vous offre à la fois l'occasion d'effacer votre faute et de mériter la protection de notre brave colonel.

JULES. Qu'entends-je?..

CAROLINE *et* **M. ROBERT** *ensemble.* Que dites-vous?

LYONNIS. Il fallait un homme dévoué, pour remplir une mission importante; je pouvais briguer moi-même l'honneur d'être choisi, mais je voulais vous servir, je vous ai proposé, j'ai répondu de vous... maintenant, il s'agit de porter cet ordre au commandant Dermonçay, que vous rencontrerez sur la route de France, à trois lieues au-delà de ces montagnes... Songez qu'il ne faut être aperçu ni de l'ennemi, ni même des nôtres... un cheval est prêt, prenez des armes, hâtez votre départ : de votre courage et de votre célérité, surtout, dépend peut-être le salut de tout ce qu'il y a de français dans ce village.

M. ROBERT, *vivement.* Ah! tu acceptes, n'est-ce pas?

CAROLINE, *de même.* Oui, oui, il le faut : mon Jules, tu m'as vue trembler tant qu'une condamnation infamante a pesé sur ta tête; mais à présent, ce danger n'est plus à craindre, et le dévouement de ton père, la conduite de ce généreux ami, m'ont appris enfin tout ce que l'honneur t'impose : tes frères sont en péril, en t'exposant, tu peux les sauver, c'est moi maintenant qui t'engage à partir; et ne crois pas que ce conseil soit entièrement désintéressé, en te le donnant, je me sens plus digne de toi, je suis fière de m'associer à la gloire dont tu vas te couvrir; il me semble que plus tu t'ennoblis, plus mon amour augmente!

JULES, *avec feu.* Chère Caroline, si tu savais quel bien tu me fais, en parlant ainsi! je tremblais de voir tes larmes, je croyais avoir besoin de soutenir ton courage, et c'est toi qui électrises le mien, en m'excitant à une action généreuse! (*Après avoir pris ses pistolets.*) Lyonnis, ce message... et vous, mon père, redites à votre fils que vous lui avez pardonné; que s'il succombe, vous adopterez celle qui est sa femme devant Dieu?.. oh! redites-moi cela, car alors, il ne sera pas de danger que je ne puisse affronter et vaincre!

M. ROBERT, *vivement ému, et pressant alternativement Jules et Caroline.* Si je t'ai pardonné? à toi, si repentant, si brave, et qui n'as à te reprocher qu'une faute, que tes juges excuseraient peut-être, s'ils connaissaient celle pour qui tu l'as commise? si je l'adopterais? elle, que j'aime déjà, et qui, en te perdant, n'aurait plus que moi pour appui? oh! oui, je puis le répéter en vous pressant tous deux sur mon cœur, quoi qu'il arrive, il est aussi vrai qu'elle sera ma fille, comme il est vrai que je t'ai rendu toute ma tendresse!

JULES, *avec transport.* Ah ! que le ciel maintenant me protége, mais s'il trahit mon espoir, du moins je pourrai mourir sans remords !

Il baise les mains de son père, presse Caroline sur son cœur, puis s'arrachant aux caresses qu'ils veulent lui rendre, il s'éloigne subitement et disparaît par le fond. — Il fait nuit complète.

CAROLINE *et* **M. ROBERT**, *ensemble.* Jules ! Jules !

LYONNIS, *leur barrant le passage et se plaçant à la porte du fond.* Gardez-vous de l'arrêter, ou que vos cris éveillent les soupçons ; la nuit le favorise, qu'il en profite... (*Examinant en dehors à gauche du public.*) Le voilà qui sort de la cour... il monte à cheval... il est parti...

M. ROBERT, *se laissant tomber sur un siége placé à droite.* O mon Dieu ! disposez de mes jours, mais épargnez les siens !

CAROLINE, *se jetant à genoux.* Permettez que nous puissions le revoir !

LYONNIS, *prêtant l'oreille avec attention.* Aucun bruit ne se fait entendre... (*Pendant qu'ils écoutent avec anxieté, on entend dans l'éloignement le cri de* Qui vive ! *plusieurs fois répété. — Lyonnis continuant :*) Ecoutez... sans doute il se trouve maintenant à la hauteur de nos postes avancés...

CAROLINE, *vivement.* Ciel !.. et si trompé par l'obscurité même...

LYONNIS, *écoutant toujours.* Plus rien... Il a dû les éviter sans en être vu, car autrement on aurait déjà tiré sur lui. (*Redescendant en scène* :) Imitez-moi donc, mes amis : espérez....

CAROLINE. Oui, espérons ; oh ! mais aussitôt qu'il reviendra, prévenez-moi bien vite, je vous en supplie. (*à Lyonnis :*) Jusque là, et pour tenir la promesse que j'ai faite à votre chef, je vous laisse libre, M. Lyonnis ; disposez de tout ici ; (*Plus bas*) et veillez sur mon père.

Caroline sort et reparaît bientôt apportant une lampe qu'elle pose sur le guéridon ; puis, s'approchant de M. Robert, elle lui prend la main avec intérêt et semble lui dire encore d'espérer. Le père de Jules sort alors de l'accablement où il était plongé : il la regarde avec émotion, l'embrasse tendrement, se lève et la reconduit comme pour chercher à lui déguiser l'inquiétude qu'il éprouve.

SCENE VIII.

M. ROBERT, LYONNIS, *observant au-dehors.*

M. ROBERT, *à part.* Je lui laisse une espérance que je voudrais partager !... Pauvre Jules, si les embrassemens que je

viens de te donner devaient être les derniers, si pour prix de ta bravoure, la mort... Ah! je ne pourrais pas te survivre!

LYONNIS, *revenant en scène.* Qu'avez-vous, M. Robert? cette agitation...

M. ROBERT. Je vous en conjure, monsieur, ne me laissez pas en proie à l'inquiétude qui me dévore; employez-moi, que je ne sois pas ainsi livré à moi-même; car je ne crains pas de vous avouer ma faiblesse, les minutes me semblent des siècles, et jusqu'à ce que je connaisse le sort de mon fils, je le sens, je n'existerai pas.

LYONNIS, *avec amitié.* Rappelez votre sang-froid, votre raison, monsieur; Jules est exposé sans doute, mais, vous qui avez servi, vous le savez, toutes les balles ne sont pas mortelles; et vous le disiez encore tout à l'heure : le ciel est en aide aux vrais braves; cependant je puis faire ce que vous désirez. Le colonel m'a donné l'ordre secret de placer ici un certain nombre d'hommes, afin de faire croire que c'est effectivement dans cette maison qu'il passera la nuit; vous ferez partie de ce poste, et par ce moyen Caroline aura du moins auprès d'elle un ami.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, CHOPART, *puis après* FALENDRIN *et cinq soldats.*

Lyonnis va pour sortir, à ce moment Chopart passe au fond avec quelques autres.

LYONNIS. Chopart, appelez cinq à six de vos camarades et entrez ici.

CHOPART. Oh! c'est impossible, major; on vient de nous ordonner à nous, qui étions campés là-bas sous les arbres, de rejoindre tout de suite les autres qui sont sur la grande place.

LYONNIS. Obéissez, vous dis-je.

CHOPART. Si vous m'en priez comme ça, c'est différent, major... (*appelant sur la porte*) Eh! Giblou!.. Falendrin!.. venez cinq ou six; c'est le major qui le dit...

LYONNIS, *s'adressant à Falendrin et aux soldats qui viennent d'entrer en scène.* Vous êtes de planton ici pour toute la nuit.

FALENDRIN. Va pour le planton, nous serons toujours mieux qu'à la belle étoile!

LYONNIS. Le poste que je vous confie est plus important que vous ne pensez peut-être. De l'ordre, que surtout personne ne s'absente... Je viendrai vous relever moi-même.

Il fait quelques signes d'intelligence à M. Robert et sort.

SCÈNE X.

Les Mêmes, *excepté* LYONNIS.

CHOPART. Drôle de chose par exemple!.. qu'est-ce qu'il y a donc besoin de nous ici ?

FALENDRIN. Eh bien! tu ne te souviens pas que le colonel a dit tantôt qu'il y prenait son logement?

CHOPART. Bah! est-ce que vous donnez là-dedans?.. Je gage qu'il n'y est pas, et qu'il n'y viendra pas, moi...

FALENDRIN. Il t'a peut-être rendu des comptes... (*riant*) Dites donc, les autres, voyez-vous le colonel comptant ses affaires à Chopart?.. Satané farceur, va!

CHOPART. N'y a pas là de farceur; j'ai dans l'idée que c'est une frime; veux-tu parier, toi, malin?..

FALENDRIN. Mais enfin, qu'est-ce qui te fait croire...

CHOPART. Ah! parce que...

M. ROBERT, *l'interrompant.* A quoi bon tout cela?.. En supposant que vous ne vous trompiez pas, qu'est-ce que ça prouverait?.. Que probablement notre chef aurait de fortes raisons pour agir ainsi : vous voyez donc bien qu'en nous occupant de pareilles choses, au risque que des oreilles indiscrètes les entendent, nous ne pourrions que nuire à l'exécution de desseins qu'il ne nous appartient ni de juger ni de connaître.

FALENDRIN *et* **LES SOLDATS.** Le camarade a raison, est-ce que ça nous regarde?

CHOPART. C'est vrai, au fait... Ah ça! mais une autre chose : le major nous a dit que ce poste était plus important que nous ne pensions; un poste, il doit y avoir quelqu'un qui le commande; nous sommes ici tous officiers de guérite, comment ça va-t-il aller?.. N'y a pas là de milieu; quand nous ne ferions qu'un caporal postiche, il nous en faut un, d'abord.

FALENDRIN. Parbleu! c'est pas si difficile; je vas l'être, moi, si on veut.

CHOPART. Ignorant! tu ne sais pas seulement signer ton nom.

FALENDRIN. Eh bien! et toi, donc?

CHOPART. Moi!.. moi, c'est différent... n'y a que la lecture qui me manque.

LES AUTRES SOLDATS. Moi aussi.

M. ROBERT. Alors je suis donc le seul qui puisse remplir ces deux conditions.

FALENDRIN. Eh bien! c'est lui qu'il faut nommer..

TOUS. Sans doute.

CHOPART. Le nommer! le nommer!.. Un soldat d'un jour!.. est-ce qu'il peut connaître...

M. ROBERT, *allant à lui.* Soldat d'un jour!.. Et qu'en sais-tu?.. Combien y a-t-il donc de temps que tu portes un fusil, toi?..

CHOPART. Moi?.. quatorze mois, rien que ça!

FALENDRIN. C'est vrai, c'est presque le plus ancien de la compagnie.

M. ROBERT, *continuant.* Et tu as vu le feu, sans doute?

CHOPART. Ah! dame, pas plus qu'eux, seulement deux fois depuis huit jours.

M. ROBERT. Voyons donc qui de nous deux a reçu plus de blessures?.. (*En achevant, il ouvre son habit et leur montre sa poitrine sillonnée par trois ou quatre cicatrices; puis continuant :*) Croyez-vous encore que je sois nouveau dans le métier?.. et que pensez-vous de mes états de services?

Les soldats restent immobiles et muets ; cependant l'admiration remplace bientôt la surprise, et tous, d'un mouvement unanime, présentent les armes à M. Robert en signe d'honneur et de respect.

CHOPART. Corbleu! en v'là un réquisitionnaire soigné!.. Excusez, quel gilet?.. (*A Robert.*) Vos ordres, caporal?..

TOUS LES SOLDATS. Bravo!.. bravo! fameux?

M. ROBERT, *écrivant quelques lignes.* Un factionnaire à l'entrée de cette salle... un homme pour aller avec ce papier, demander le mot d'ordre au major Lyonnis; et demain, mes enfans, fête à la cantine, c'est moi qui régale pour arroser les galons.

TOUS. Vive le caporal!

Chopart s'est mis en sentinelle à la porte du fond, un autre sort pour aller porter le billet à Lyonnis, et ceux qui restent en scène placent leurs fusils en faisceau à peu de distance de la table où vient s'asseoir M. Robert.

SCENE XI.

M. ROBERT, FALENDRIN, CHOPART, ALBANI, SOLDATS et trois Paysans piémontais.

CHOPART, *au fond du théâtre.* Qui vive?..

ALBANI, *paraissant avec les trois Piémontais.* Amis...

CHOPART. Passez au large.

ALBANI, *qu'on aperçoit par la fenêtre à droite du spectateur.* Comment, passez au large!.. et c'est ici même que j'ai be-

soin... il serait plaisant que l'autorité restât dans la rue, par exemple!

CHOPART. Ah! si vous êtes ce que vous dites, c'est différent... Caporal, hors la garde, venez reconnaître autorité...

M. ROBERT, *se levant.* Qu'est-ce que c'est que cela?

LES SOLDATS. Eh! parbleu! c'est le podestat!

ALBANI, *entrant.* Vous voyez bien, voici des braves qui me reconnaissent.

FALENDRIN. Oui, oui, un fameux rogneur de portions, allez, caporal!.. à preuve que les vivres de ce matin...

ALBANI. Ah! ah! mes bons amis, pouvez-vous suspecter... moi, qui profitant de l'affaire qui m'amène auprès de votre colonel, ai pris tout exprès pour vous dans ma cave...

Il leur désigne un panier de vin que porte un des hommes qui l'accompagne.

FALENDRIN. Vraiment?.. Oh! alors réparation; voilà un trait...

M. ROBERT. Vous venez, monsieur, pour parler à notre colonel?..

ALBANI, *bas aux siens.* Dites donc, mais ils sont plus nombreux que nous ne croyions.

PREMIER PAYSAN, *de même.* Qu'importe, quand ils auront bu seulement deux verres de ce vin...

ALBANI, *répondant à Robert.* Il s'agit d'une communication importante, et de mesures à prendre, dans l'intérêt général; si vous voulez bien lui faire savoir que le podestat Albani et les quatre plus notables du lieu désirent lui être présentés...

M. ROBERT. Je le sais occupé en ce moment, mais je vais le faire prévenir; veuillez attendre (*Faisant signe à un soldat et le prenant à part.*) Passe par cette porte, cours trouver le major, dis-lui que ses hommes sont ici et qu'il vienne sur-le-champ.

Le soldat sort par la porte à gauche.

FALENDRIN, *qui vient de déboucher une bouteille.* Diantre! quel fumet?

ALBANI. Je crois bien, c'est du vin du Rhin, première qualité.

FALENDRIN, *riant, et à ses camarades.* Dites donc, du vin du Rhin, il ne doit pas en falloir beaucoup pour se mettre sur le dos!

ALBANI. Bah! j'en fais sauter chaque jour mes deux bouteilles, sans seulement y penser!

FALENDRIN. Ça ne m'étonne pas; vous avez une bonne tête...

CHOPART, *au fond.* Qui vive?

PREMIER SOLDAT, *entrant en scène.* Soldat du poste...

Il remet à M. Robert un petit papier plié.

M. ROBERT, *lisant, à part.* Le mot d'ordre, fort bien.

PREMIER SOLDAT. Ah! ah! des liquides, j'en suis.

CHOPART, *sur la porte.* Et moi, donc! vous ne m'oublierez pas, j'espère?..

FALENDRIN, *allant boire.* Hein, l'autre pas bête!.. t'en auras à ton tour (*A part.*) s'il en reste.

M. ROBERT, *l'arrêtant.* Un moment, ce serait faire bien peu d'honneur à monsieur, que de vider son panier sans lui offrir au moins le premier verre.

ALBANI, *avec effroi, et à part.* Hein, que dit-il!..

FALENDRIN. Ah! ça, c'est juste, et c'est une bonne idée.

ALBANI, *de même.* C'est une idée du diable!

FALENDRIN, *lui offrant un gobelet à moitié plein.* A tout seigneur, tout honneur : — tenez... allons, camarades, à la santé du citoyen podestat...

TOUS. A la santé de celui qui régale!

ALBANI, *à part.* Ma santé!.. ma santé!.. du vin dans lequel j'ai fait mettre de l'opium pour les endormir.

PREMIER PAYSAN, *de même.* Buvez, vous en avez là trop peu pour que cela vous fasse mal.

M. ROBERT. Vous refusez?

ALBANI, *vivement.* Non, non; c'est que n'ayant pas l'habitude de boire entre mes repas, voyez-vous...

PREMIER PAYSAN, *bas.* Buvez donc...

ALBANI, *à part, et après avoir lestement vidé son verre dans son bonnet.* A la vôtre, mes bons amis... mes braves.

Il feint de boire et rend ensuite le verre à Falendrin.

FALENDRIN. Maintenant, vous permettez, caporal?..

M. ROBERT. Oui, mais avec modération, surtout...

Tous boivent amplement chacun leur tour, sans oublier Chopart à qui l'on a passé de même une bouteille.

DEUXIÈME PAYSAN, *bas à ses camarades.* A présent le succès est sûr.

M. ROBERT, *à part.* Qu'ont-ils donc à se consulter.

ALBANI, *à M. Robert.* La réponse de votre chef se fait longuement attendre, et nous sommes pressés...

M. ROBERT. Que voulez-vous, je n'y puis rien, moi, messieurs... (*A part.*) Je tremble que ce soldat n'ait pu parvenir à

trouver... (*Se tournant alors et apercevant Chopart, Falendrin et leurs camarades qui, tous succombant à l'effet du narcotique, se laissent tomber à différentes places.*) O ciel! les imprudens!.. Mais non, ce ne peut être l'ivresse, ses effets sont moins prompts... (*S'asseyant et tournant le dos aux paysans pour leur cacher l'agitation qu'il éprouve.*) Il me vient une pensée horrible!.. Oui, oui, plus de doutes... et j'ai pu me laisser prendre à un pareil piége!.. Oh! malheur sur moi, mais malheur aussi sur eux, les infâmes!..

DEUXIÈME PAYSAN, *bas et à part.* Les voilà hors d'état de pouvoir se défendre.

M. ROBERT, *de même.* Et personne ne viendra!

PREMIER PAYSAN, *à voix basse.* L'heure approche où nous devons donner le signal, ne perdons pas de temps.

M. ROBERT, *prêtant l'oreille et à part.* Le signal!..

PREMIER PAYSAN, *continuant et désignant les soldats endormis.* Ceux-là ne feront que changer de sommeil (*Montrant M. Robert.*); l'autre, je m'en charge : vous, à la chambre du colonel.

Il désigne le cabinet de gauche.

ALBANI. Et amenez-le, mort ou vif.

M. ROBERT, *se levant et s'avançant vers eux.* Ah! c'était là votre projet?.. Eh bien, il ne s'accomplira pas; car, heureusement, il y a plus de deux heures qu'il n'est plus ici.

PREMIER PAYSAN. Il nous a entendus! malédiction!..

ALBANI. Qu'on s'assure s'il nous trompe...

M. ROBERT, *saisissant d'une brassée les armes mises en faisceau par les soldats, et les jetant sur la table, vis-à-vis d'eux.*) Vous ne passerez pas... pour entrer là, ou pour sortir, il faudra d'abord me tuer, et je vous brave tous.

ALBANI. Quoi, tu oserais tenter à toi seul...

M. ROBERT. Pourquoi pas; un homme de courage vaut bien quatre lâches, peut-être?..

PREMIER PAYSAN, *avec fureur.* Et nous souffririons ses outrages?.. nous lui laisserions le temps d'appeler à son secours?..

TOUS. Non, non, qu'il meure!

M. ROBERT, *les couchant en joue.* Qu'un seul de vous fasse un geste, et vous êtes tous morts.

Les paysans ont tiré trois ou quatre coups de pistolets sur M. Robert, qu'une balle atteint au bras. Mais sa présence d'esprit ne l'abandonne pas, il tire, à son tour, l'arme qu'il a dans la main, et en fait autant des autres, qu'il jette rapidement devant lui, au fur et à mesure qu'il les a déchargées sur eux. A ce moment alors, les soldats en scène, se réveillent, et s'élancent sur les villageois dont deux sont mortellement blessés.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LE COLONEL, LYONNIS, Quelques Officiers et Soldats, *puis* CAROLINE.

LE COLONEL, *entrant vivement.* Qu'ai-je entendu? ces coups de feu...

M. ROBERT. Colonel, ces traîtres voulaient vous assassiner; ils sont mes prisonniers, je vous les livre.

LE COLONEL, *lui tendant la main.* Merci, mon brave... ton nom?

M. ROBERT. Jules Robert.

LE COLONEL. Je ne l'oublierai pas...

CAROLINE, *entrant, et dans la plus grande inquiétude.* O ciel! que veut dire ce bruit?.. où est M. Robert?.. (*L'apercevant et courant à lui.*) Ah! blessé!..

LE COLONEL. Rassurez-vous, madame, cette blessure est heureusement légère... (*Pendant que Lyonnis et Caroline ont pansé M. Robert, le colonel continue.*) Emparez-vous de ces quatre misérables, et qu'on les fusille.

ALBANI, *avec effroi.* Fusillés!.. sainte Vierge, sois-nous en aide!

LE COLONEL, *continuant.* Attaquer son ennemi en face, ou ruser avec lui par des moyens nobles, c'est de bonne guerre; mais profiter de la nuit pour le surprendre, et n'osant pas courir la chance d'un combat loyal, tenter de l'assassiner, c'est de la scélératesse; c'est se battre en brigands, et cela mérite la mort.

A ce moment une assez vive fusillade se fait entendre au loin.

PREMIER PAYSAN, *avec joie.* Ah! voilà qui du moins nous assure que nous ne mourrons pas sans vengeance! écoutez : Ce sont nos amis, nos compatriotes; tremblez qu'ils réussissent, car ils exerceront de terribles représailles!

Sur un signe du colonel on les emmène.

M. ROBERT. Et Jules ne revient pas; qu'est-il devenu?.. Oh! quelle anxiété! quelle affreuse inquiétude!

SCENE XIII.

Les Mêmes, Troupes Françaises, LE CAPITAINE, *puis bientôt après* JULES.

Des tambours éloignés battent un rappel; des troupes ayant à leur tête le capitaine et plusieurs hommes portant des flambeaux, accourent en désordre et se rangent au fond.

LE CAPITAINE. Colonel, nos avant-postes sont attaqués; j'ai

rassemblé les troupes auxquelles vous n'aviez assigné aucun service, les voici : elles sont comme vos officiers, impatientes de connaître vos ordres.

LE COLONEL. Marchons, c'est moi qui vais vous montrer le chemin, et l'endroit où il faut vaincre ou mourir.

CHOPART, *à Falendrin.* Allons, allons, v'là qu'on va se retaper, fais ton sac.

LE COLONEL, *allant sortir.* Tambours, battez la charge, et vous, enfans, l'arme au bras ; partons.

LE CAPITAINE. Attendez, un cavalier accourt sur la route, il vient à nous...

UN SOLDAT. Qui vive?..

JULES, *encore dans la coulisse.* France!

Mouvement général. Jules paraît ; il est épuisé de fatigue, Lyonnis qui a couru au devant de lui, le ramène sur le devant de la scène.

CAROLINE, *courant à Jules.* C'est lui!.. Dieu a donc exaucé nos prières!

M. ROBERT, *le pressant dans ses bras.* Mon fils!

LE COLONEL, *vivement.* Ah! parlez; votre message...

JULES, *rapidement.* A réussi au-delà de mes espérances, surpris, au moment où ils allaient eux-mêmes attaquer nos postes avancés, les villageois qui s'étaient réunis à quelques-uns des débris de l'armée sarde, viennent d'être défaits et mis en fuite par le renfort que j'ai rejoint et que je vous amène.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, TROUPES DE RENFORT.

TOUS. Les voilà! les voilà!

De nouvelles troupes arrivent en effet, et se mêlent aux autres qui les reçoivent avec les plus vives démonstrations.

LE COLONEL. Jules Robert, car je sais tout maintenant, j'ai promis au major Lyonnis qu'en cas de réussite, je vous accorderais ce que vous me demandriez, parlez, que voulez-vous?

JULES, *vivement.* Ah! ma grâce, colonel...

LE COLONEL. Votre grâce, et pourquoi donc vous aurait-on puni? n'avez-vous pas été remplacé. (*S'adressant aux soldats.*) Répondez tous : celui qui vient de risquer sa vie pour sauver deux mille de ses frères, mérite-t-il une épaulette?

TOUS, *s'avançant à la porte et aux fenêtres du fond.* Oui! oui!

LE COLONEL. Jules Robert, vous êtes sous-lieutenant. (*A M. Robert.*) Quant à vous, monsieur, c'est au général en chef,

lui-même, que je rendrai compte de votre tendre dévoûment et de la rare intrépidité dont vous avez fait preuve.

M. ROBERT. Eh! ne suis-je donc pas déjà suffisamment récompensé par le bonheur de mon fils?.. non, non, colonel, laissez ignorer une action aussi simple; la seule faveur que je sollicite, c'est que vous m'admettiez dans vos rangs pour achever cette campagne avec lui, pour prendre ma part de la gloire dont je réponds qu'il va se couvrir, et payer peut-être encore par un peu de mon sang, ma dette à mon pays.

LE COLONEL, *lui prenant la main.* Bien, bien; voilà une résolution digne de vous. (*S'adressant à tous.*) Soldats, de nouveaux succès vous appellent, et vos frères vous attendent; au lever du jour, le départ. Le drapeau républicain qui déjà, flotte dans toute la Lombardie, flottera sans doute aussi bientôt sur les murs de Turin, de Milan et de Mantoue; souffrirons-nous que ces villes soient prises, sans que le général en chef ait pu reconnaître à l'assaut, les plumets de la trente-deuxième?.. Non, point de repos avant ces victoires; car ce n'est qu'après elles seulement, que la France libre et respectée du monde entier, pourra donner à l'Europe une paix glorieuse; alors aussi, vos pères, vos mères, vos épouses, pourront se vanter de vous appartenir, et quand vous rentrerez dans vos foyers, vos concitoyens diront en vous montrant : *Il était de l'armée d'Italie.*

Ces paroles ont excité l'enthousiasme des troupes. Un cri général s'élève; *Oui, oui, le départ!.. à Montenotte!.. vive la république!..* Le bruit du tocsin se fait entendre, des femmes; des enfans accourent effrayés et se jettent aux pieds du colonel qui les relève et les rassure : Jules et Caroline sont unis par M. Robert, et Lyonnis partageant leur bonheur, les désigne avec joie à ceux de ses camarades qui l'entourent.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2452
T57S6

Tournemine, Pierre
Le soldat de la Republique